

Oubliés...

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **33 (1996)**

Heft 1272

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

Le chômeur et son ombre

RÉFÉRENCE:

Jörg Steiner, *Le Collègue*, traduit de l'allemand par Gilbert Musy, Genève, Editions Zoé, 1996.

Il a existé, autrefois, une école de littérature prolétarienne qui se proposait de donner à raconter la vie du travail aux travailleurs eux-mêmes. Cette littérature de témoignage se donnait pour mission d'éveiller les consciences politiques. C'est sur un mode bien plus ironique et désespéré, époque contemporaine oblige, que le biennois Jörg Steiner a écrit *Le Collègue*, itinéraire d'un sans-emploi.

Sauver les meubles

Bernhard Greif a perdu son poste de mécanicien chez Alpha. Il est chômeur de longue durée. Il déambule dans les rues de la petite ville de Bienne, sinistrée par le chômage et les «restructurations». Les quatorze chapitres du parcours de Greif tiennent du chemin de croix: à chaque étape, Greif sent s'alourdir son destin. Pour structurer le temps, cet homme dont l'identité sociale est en voie de disparition se fixe un rituel maniaque de promenades. Il ira à la digue, au kiosque, à la boucherie Rutz. Chaque jour, on prend les mêmes destinations et on recommence. L'absence de tout groupe solidaire pour parer à la désagrégation du soi est révélée en creux par cet ange gardien absent que Greif invoque sans cesse, le «collègue». Solidarité imaginaire qui soutient le chômeur face aux sarcasmes de son propriétaire, face à la méfiance des gens pressés. Le collègue, ce double fraternel, est un centre vide qui, par son suicide a échappé à la présence massive et grossière des *golden boys* et des battants.

Un néo-darwinisme ordinaire

Greif, quant à lui, affronte les moqueries d'un propriétaire caricatural: «Le propriétaire de Greif continue à se vivre en pionnier du Far West. Il est fier de sa trempe, de son tempérament vindicatif, de la joie maligne que lui procure le spectacle des déboires d'autrui. Il incarne la loi. (...)

– Seuls les gens capables survivent, dit-il.»

Il invite par exemple Greif à défricher les alentours de son immeuble, au besoin «avec du défoliant», pour plus d'efficacité! Face à ce personnage «atteignable vingt-quatre heures sur vingt-quatre, équipé d'un dictaphone, d'un répondeur téléphonique, d'un télécopieur et ainsi de suite», Greif demeure d'une passivité totale. Et c'est dans ces moments chaplinesques que toute la violence sociale et le délaissement dont le chômeur fait l'objet apparaissent. Un autre dispositif darwinien renforce cette impression: le loto. Greif y joue méthodiquement, mais sans jamais oser tenter la combinaison de six...

Le refus du populisme

Jörg Steiner nous renseigne en retour sur sa démarche en brocardant au passage la litté-

rature populiste qui met en scène le chômage comme un exotisme. Il peint une figure d'«écrivain» qui cherche avec indécence le pittoresque de la souffrance sociale: «La vie misérable d'un cas social (...) enflammait sa sensibilité de poète. Des mains rouges excitaient son imagination.» Les chômeurs se pressent de témoigner auprès de lui, afin «que l'écrivain les aide à rendre leur sort public. (...) Ces gens-là comptaient sur l'écrivain pour qu'on leur rende justice.» Steiner quant à lui évite le pathétique du témoignage; il se contente de sonder Greif de l'intérieur et de «comprendre», c'est-à-dire de restituer son point de vue sans évaluation. Ni le narrateur (ni son personnage d'ailleurs) ne risquent un commentaire contre une quelconque injustice. Les rapports de violence économique sont vécus sur le mode de la résignation ou de l'ironie défensive. Nulle conscience politique tutélaire qui donnerait immédiatement un sens aux événements: c'est des scènes elles-mêmes (au restaurant, au kiosque à loto, à la boucherie) qu'émane une satire féroce de l'économie libérale triomphante. Un roman démobilisateur, auraient dit les communistes. Tout au contraire. ■

Jérôme Meizoz

Oubliés...

(*cfp*) La clandestinité n'était pas toujours ce qu'on imagine. Un exemple: en juin 1945, les membres du Groupe de Berne de la Ligue du Gothard (Gotthard-Bund) sont invités à une séance au cours de laquelle M. Philippe Muller, de Neuchâtel, parlera de la place de l'homme (Mensch) dans l'économie. Or, les participants à la séance ont la surprise d'entendre le président leur annoncer que M. Muller, présent, cédera sa place de conférencier à Emmanuel Mounier, arrivé de France. Comme il aurait été trop compliqué d'obtenir rapidement l'autorisation de laisser parler un étranger, on s'en est passé. Ce fut un brillant exposé fort lucide sur la situation politique en France au lendemain de l'armistice en Europe. A ma connaissance, il n'y a pas eu de suite à cette violation des règles interdisant aux étrangers de parler de politique.

Il est probablement utile de préciser qu'Emmanuel Mounier (1905-1950) était le philosophe personnaliste qui a fondé la revue *Esprit* en 1932. Les Groupes «Esprit» suisses ont publié quelques *Cahiers suisses Esprit* à La Baconnière à partir de novembre 1945. Philippe Muller était un des animateurs de ces groupes suisses.